



HAL
open science

“ Il ne s’agit pas d’écrire mes mémoires, le récit de ma vie, mais celui de ma passion pour la géographie, indissociable de mes terrains de recherche ”. Préface à **Parcours d’un géographe de transitions, Terrain et concepts** de Michel Bruneau (L’Harmattan, 2023)

Yann Calbérac

► **To cite this version:**

Yann Calbérac. “ Il ne s’agit pas d’écrire mes mémoires, le récit de ma vie, mais celui de ma passion pour la géographie, indissociable de mes terrains de recherche ”. Préface à **Parcours d’un géographe de transitions, Terrain et concepts** de Michel Bruneau (L’Harmattan, 2023). Bruneau, Michel. **Parcours d’un géographe de transitions. Terrain et concepts**, L’Harmattan, 2023, 978-2-336-41215-3. halshs-04288679

HAL Id: halshs-04288679

<https://shs.hal.science/halshs-04288679v1>

Submitted on 16 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

« Il ne s'agit pas d'écrire mes mémoires, le récit de ma vie, mais celui de ma passion pour la géographie, indissociable de mes terrains de recherche »
Préface à *Parcours d'un géographe de transitions, Terrain et concepts* de Michel Bruneau (L'Harmattan, 2023)

Yann Calbérac
Institut universitaire de France
Université de Reims Champagne-Ardenne
CRIMEL
yann.calberac@univ-reims.fr

Placée en tête du livre, la préface constitue un paratexte, un seuil qui précède et encadre la lecture, dont l'importance a été soulignée par les travaux de Gérard Genette en critique littéraire (Genette, 1987). Cet exercice, surtout dans le cadre d'un ouvrage de sciences humaines, n'est pas une simple familiarisation avec le livre et les sujets qu'il va recouvrir. La préface témoigne du contexte académique de l'ouvrage, et révèle d'ores et déjà les choix épistémologiques que le texte va emprunter. À la suite des travaux de Genette, trois fonctions peuvent lui être assignées.

Tout d'abord, la préface témoigne de l'importance que l'on confère, encore aujourd'hui, à l'objet livre, quelle que soit sa matérialité¹, alors même que les normes universitaires en vigueur tendent à imposer l'article² comme seule norme comptable et bibliométrique de la production scientifique. Or un livre conserve toute sa valeur, surtout pour nos disciplines héritées des Humanités. Parce qu'il offre de l'espace et du temps pour développer une pensée, fonder une proposition ou opérer un travail de synthèse, sa publication constitue toujours un événement. Ce n'est sans doute pas Michel Bruneau qui dira le contraire : en plus des deux cents articles et chapitres qu'il a publiés tout au long de sa carrière, il a également écrit cinq livres-essais et dirigé ou co-dirigé quatre livres collectifs, participé à trois manuels (liste à laquelle il faut rajouter l'ouvrage que vous tenez entre les mains). Si ce livre n'a été écrit qu'en quelques mois³, il est bel et bien le fruit de toute une carrière, c'est-à-dire de longues années de travail qui ont occupé Michel Bruneau sur ce qu'il appelle ses deux « terrains fondamentaux » – la Thaïlande et l'Asie du Sud-Est d'une part, et les espaces de la diaspora grecque d'autre part – et surtout sur le recul qu'il a réussi à prendre, de sorte qu'il restitue ici dans un petit format la quintessence d'une pensée, d'un questionnement et d'une démarche.

Mais surtout, la préface permet d'inscrire l'ouvrage dans l'espace social de sa production, circulation et réception, ce qui est encore plus vrai pour un ouvrage universitaire : la préface crée, en la montrant, la communauté dans laquelle son auteur·e s'inscrit. En effet, la communauté universitaire, celle des « cher·e·s collègues », n'existe que grâce aux échanges, aux relations, aux réseaux sans cesse tissés par ses membres à la faveur de colloques, soutenances, comités, publications ou controverses scientifiques... Dans cette société dont le substrat économique repose sur le capital symbolique et le rituel qui lui est associé (Bourdieu, 1982, 1984) la relation de patronage joue un rôle décisif, quelles qu'en soient les modalités : direction de thèse, inscription dans une même école de pensée, relation de collégialité... Solliciter une préface (ou l'écrire) n'est pas un acte politiquement anodin : c'est une manière de placer une proposition intellectuelle sous des auspices soigneusement choisis, de l'inscrire dans un courant de pensée ou dans un champ de la discipline, avec une stratégie qui n'est souvent pas éloignée du don et du contre-don. Rien de tel pourtant ici. Je ne connais pour ainsi dire pas Michel Bruneau⁴ autrement que par ses écrits que j'ai découverts alors que je préparais l'agrégation et que la leçon de hors-programme exigeait de connaître la bibliographie, les auteurs, les débats mais surtout d'associer les géographes à leur terrain (dans l'hypothèse

¹ Imprimé ou non ; ouvrage collectif ou monographie.

² Article si possible publié dans une revue internationale dotée d'un comité de lecture avec évaluation en double aveugle, gage ultime de rigueur scientifique.

³ J'ai eu la chance de suivre les grandes étapes de sa genèse et de lire des versions successives de cet ouvrage.

⁴ Nous avons tous les deux participé au colloque organisé à Lyon 2 en 2005 « Élisée Reclus et nos géographies. Textes et prétextes » (Lefort, Pelletier, 2013) ; c'est, je crois, la seule fois où nous nous sommes croisés.

du tirage au sort d'une question de géographie régionale). C'est donc à cette occasion que j'ai découvert que Michel Bruneau avait deux terrains – alors même que l'on m'avait appris, ce que j'ai eu à cœur d'étudier quelques années plus tard dans ma thèse (Calbérac, 2010), que la position des géographes était fondée sur leur maîtrise d'un seul terrain – et qu'il était aussi particulièrement impliqué dans la critique de la tropicalité. Aujourd'hui, si nous appartenons bien sûr à la même discipline (directeur de recherche émérite au CNRS, il relève de la section 39 du Comité National, et moi, maître de conférences, de la section 23 du CNU), nous n'appartenons pas aux mêmes communautés, ne participons pas (sauf exceptionnellement) aux mêmes manifestations⁵ et n'avons sans doute pas les mêmes centres d'intérêt, preuve s'il en était encore besoin que le débat sur l'unité de la géographie a fait long feu et que son éclatement est largement entériné aujourd'hui. J'ai donc été très surpris (mais aussi très honoré) d'être sollicité pour écrire ces quelques mots avant le texte que vous allez lire ; la situation est pour moi étrange : je n'ai pas vraiment l'âge requis et c'est ma première préface, et je ne suis pas là pour patronner quoi que ce soit. Par ce choix incongru, Michel Bruneau inverse la démarche habituelle. Il ne cherche pas à inscrire sa réflexion dans une filiation (même si des figures d'autorité sont présentes dans son essai, à commencer par celle de l'adjuvant en même temps qu'opposant Pierre Gourou qui a joué un rôle décisif dans sa carrière), mais cherche au contraire à s'inscrire dans une démarche de transmission pour les générations qui arrivent après la sienne⁶. Cette démarche oblige la mienne à comprendre par où et comment sont passées celles qui l'ont précédée : alors qu'on a la fâcheuse tendance de croire que la science ne procède que par la nouveauté, la mise en perspective dans le temps long⁷ est salutaire pour comprendre que la géographie contemporaine n'est que l'aboutissement de recherches, débats, et méthodes parfois anciens. Une autre manière en quelque sorte d'inscrire dans le temps une pensée dans une communauté.

Enfin, la préface sert aussi à définir pour le lectorat un horizon d'attente car la lecture sera influencée par son contenu. Loin de vouloir imposer une lecture unique⁸, je vais proposer ici la lecture (singulière, forcément singulière) que je fais de cet essai.

*

Tout comme Michel Bruneau le fait très soigneusement au début de son essai, il convient de préciser ma positionnalité, c'est-à-dire le point de vue depuis lequel j'ai lu cet essai. Né en 1980, j'ai commencé mes études en géographie à l'Université en 2001. J'ai commencé à enseigner (uniquement à l'Université) dès 2006, peu de temps après avoir passé l'agrégation, alors que je commençais une thèse que j'ai soutenue en 2010 (Calbérac, 2010), sésame pour décrocher en 2013 un poste d'enseignant-chercheur. Mes recherches s'inscrivent dans le champ de l'histoire et de l'épistémologie de la géographie et en partie sur les enjeux de la réflexivité que j'ai étudiée d'abord sous l'angle du terrain (Calbérac, 2021), puis, à la faveur d'une collaboration avec Anne Volvey, sous l'angle de la démarche égo-géographique (Calbérac, Volvey, 2014). C'est donc avec un immense intérêt et une bonne connaissance du corpus que j'ai lu la proposition de Michel Bruneau.

Alors même que le terme a connu une certaine postérité depuis que Jacques Lévy l'a forgé en 1995 (Lévy, 1995) dans le sillage de Pierre Nora qui a inventé le terme pour l'appliquer au travail réflexif des historien-ne-s (Nora, 1987)⁹, Michel Bruneau n'emploie pas le terme d'*égo-géographie* et préfère utiliser le terme de *terrain* auquel il donne toutefois une acception large, inscrivant ainsi sa démarche dans les débats récents qu'a connus la discipline (Volvey, Calbérac, Houssay-Holzschuch, 2012) : loin d'être limité au seul espace étudié, le terrain est l'assemblage constitué par les espaces, les méthodes, les acteurs et les discours

⁵ Mais nous avons, curieusement, des interlocuteurs communs. En lisant cet essai, je découvre que lui comme moi échangeons et travaillons avec Daniel Clayton, professeur de géographie à l'Université de St Andrews, spécialiste d'histoire de la géographie et des approches postcoloniales.

⁶ L'entrée par la génération – qu'il emprunte à Claude Bataillon (Bataillon, 2006, 2009) – est très importante dans la démarche de Michel Bruneau ; j'y reviendrai.

⁷ Fernand Braudel est une autre figure tutélaire qui traverse ces pages.

⁸ Claude Bataillon proposera la sienne en guise de postface.

⁹ Sur l'usage et la définition du terme égo(-)géographie, on se reportera au travail collectif déjà cité (Calbérac, Volvey, 2014).

que les géographes mettent en jeu au cours de leurs recherches. Le terrain, espace ainsi produit par la méthode, est donc un objet scientifique total qui permet une saisie complète de l'institution depuis les gestes du métier. Michel Bruneau fait donc de ses deux terrains qu'il appelle *fondamentaux* (la Thaïlande et l'Asie du Sud-Est d'une part, et l'Asie Mineure d'autre part) un levier pour embrasser non seulement sa propre démarche d'enquête, mais aussi les méthodes qu'il a mobilisées, les analyses qu'il a produites, les contacts qu'il a noués avec des collègues mais aussi l'institution dans laquelle il a travaillé. C'est l'objet des tableaux de synthèse très clairs qui viennent clore la présentation successive de chacun de ces terrains. Dès lors, l'ambition de l'ouvrage est explicitement formulée dès les premières lignes : « Il ne s'agit pas d'écrire mes mémoires, le récit de ma vie, mais celui de ma passion pour la géographie indissociable de mes terrains de recherche ». En limitant la dimension autobiographique à la seule trajectoire professionnelle (la carrière), Michel Bruneau articule les propositions de deux géographes qui l'ont précédé, à la fois dans la carrière et dans l'essai réflexif, à savoir Paul Claval qui définit (en employant à son compte l'un des concepts de base hérités de Vidal de La Blache) la géographie comme un « genre de vie » (Claval, 1996), ou encore Jacqueline Bonnamour qui évoque quant à elle le « bonheur d'être géographe » (Bonnamour, 2000). Michel Bruneau cherche ainsi à évacuer toute dimension anecdotique (j'y reviendrai) pour ne garder que l'essentiel : il se prémunit ainsi de toute « illusion biographique » (Bourdieu, 1986).

Pour ce faire, il met en œuvre une démarche fine pour faire de sa trajectoire institutionnelle et de son itinéraire intellectuel des objets d'enquête. Il délimite ainsi un parcours biographique (rattaché à l'histoire de sa famille) et un parcours professionnel (rattaché à une génération), fondé sur des sources : sa très riche production bibliographique bien sûr, mais aussi des sources plus insolites, comme la correspondance qu'il a envoyée à sa famille alors qu'il était jeune coopérant dans la toute nouvelle université de Chang Maï, dans le Nord de la Thaïlande. On découvre alors sous sa plume son émotion de l'époque alors qu'il découvre la ville, la région ou qu'il mène ses premières enquêtes. Le choix de ses deux terrains fondamentaux s'explique ainsi par son parcours biographique : son intérêt pour l'Asie du Sud-Est est à chercher du côté de ses ancêtres qui ont travaillé dans l'administration coloniale et son goût pour la Méditerranée vient des vacances qu'il a passées en famille dans sa jeunesse dans les pays du bassin méditerranéen ainsi que dans son choix d'étudier le grec ancien lorsqu'il était lycéen. Sa carrière n'est pas différente de celle des autres membres de sa génération (études en géographie, concours de l'agrégation, un DES qui détermine un sujet choisi en fonction de l'affectation d'une mission de coopération, une thèse commencée lors de son service dans la coopération, poursuivie dans le secondaire mais terminée au CNRS, puis une carrière au CNRS avec de longs séjours sur ses terrains), qui a profité des avancées permises par la génération précédente. Dès lors, Michel Bruneau apparaît comme un géographe de l'*entre-deux*. Dans sa vie personnelle car son histoire familiale est caractérisée par deux « côtés », si l'on emprunte cette référence aux deux côtés proustiens (ce qui ne déplaira sans doute pas à Michel Bruneau qui n'hésite pas à convoquer des matériaux littéraires pour instruire ses objets) : la Méditerranée et l'Extrême-Orient. Dans sa carrière aussi, grâce aux deux terrains qu'il investit successivement (mais avec une continuité thématique que ces pages expliquent) et qui se caractérisent par deux matérialités très différentes : un espace continu pour l'Asie du Sud-Est dans la tradition de la géographie régionale, et un espace réticulaire pour la diaspora grecque, qui ouvre aux réflexions plus contemporaines sur l'habiter. Dans son temps enfin, pris qu'il est entre deux générations : la génération pionnière des années 1930 qui est à l'origine de la crise de la géographie et de la remise en cause du paradigme vidalien, et celle qui suivra, celle des années 1950 qui consolidera toutes les avancées proposées par sa génération à lui. Et c'est ainsi, dans le prolongement des travaux de Claude Bataillon (Bataillon, 2009), que la dimension biographique acquiert très vite une portée historique qui concerne toute la discipline.

Le témoignage de Michel Bruneau constitue donc une contribution importante que l'on peut saisir selon plusieurs entrées. Tout d'abord, l'entrée classique, pour la géographie française encore marquée par l'héritage de la géographie régionale, par les terrains de recherche. On découvre dans ces pages la lente et méticuleuse construction des problématiques tout au long de la carrière, ainsi que leur évolution dans le temps long de la discipline. Une autre entrée par les controverses et les débats scientifiques (qui sont aussi parfois des affrontements générationnels : la figure de Pierre Gourou en est un bon exemple) : le passage de la géographie tropicale à la géographie du développement est très bien documenté et la soutenance de la thèse d'État de Michel Bruneau a constitué une étape importante dans ce processus. Également une entrée par les méthodes : Michel Bruneau, faisant feu de tout bois, mobilise toutes celles à sa disposition, qu'il s'agisse des démarches qualitatives (avec une grande importance donnée aux entretiens) et quantitatives (pour mener à bien de nombreuses monographies de villages) alors même que les outils

d'analyse statistique se développaient en même temps. Mais aussi la télédétection : la Thaïlande a même été un pays à la pointe de la télédétection par satellite. Enfin, les liens avec les autres disciplines : ses recherches en Thaïlande ont été menées aux côtés d'anthropologues, de botanistes, d'agro-pédologues et d'ingénieurs spécialisés dans le traitement d'images ; ses travaux sur la diaspora grecque, avec des historiens, des politologues et des littéraires. Il se fait d'ailleurs lui-même historien quand il met la main chez un bouquiniste sur des ouvrages anciens et une correspondance. Il recherche la famille de l'un des auteurs qui lui révèle l'existence de mémoires inédites dont il propose une édition commentée.

Toutefois, un point mériterait à mes yeux d'être développé : l'anecdote a justement toute sa place dans une telle démarche et elle est bienvenue. Sans elle, on ne comprend pas les hasards qui émaillent une carrière et orientent son déroulement : le hasard des rencontres, des opportunités, l'apprentissage d'une langue ancienne ou encore la découverte de livres rares accompagnés de lettres manuscrites dans la boutique d'un bouquiniste. La démarche empruntée par Michel Bruneau permet justement de faire de l'anecdote un levier réflexif pour éviter l'anecdotique mais au contraire comprendre comment on fait de la recherche.

*

Mais l'essentiel à mes yeux ne réside pas dans ces aspects qui intéresseront surtout les spécialistes des terrains et des domaines qu'a investis Michel Bruneau (et qui n'ont sans doute pas besoin de ce texte pour que soient saisies l'ampleur et la portée de ses travaux), ou encore les historiens de la discipline. Ce qui peut intéresser ma génération ou la suivante, c'est le témoignage vivant d'un passé pourtant déjà révolu et d'une institution universitaire qui a changé. Nous devons collectivement prendre la mesure de ces changements qui se sont produits très vite.

Le système universitaire a changé et les diplômes ne sont plus les mêmes. Le Diplôme d'Études Supérieures n'existe plus et Michel Bruneau a bien fait de préciser qu'il s'agit de l'actuel Master ; ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il y a encore peu, existaient aussi la Maîtrise et le Diplôme d'Études Approfondies¹⁰. La thèse d'État – qui a joué un rôle décisif dans l'innovation disciplinaire (Bourgeat, 2007) a été remplacée par la thèse nouveau régime et l'Habilitation à Diriger des Recherches permet désormais l'accès au corps professoral. La nécessité de passer les concours de l'enseignement n'est plus aussi forte : ce n'est plus le sésame indispensable pour faire carrière à l'Université. Le détachement au CNRS n'est plus une possibilité pour terminer une thèse dans de bonnes conditions. De nouvelles contraintes se sont imposées. La dimension réflexive qui, dans les générations précédentes, était l'objet de travaux publiés une fois la retraite atteinte, est désormais au cœur de l'exercice de l'HDR, effectuée au mitan du parcours : c'est une condition même de la promotion et de l'évaluation par les pairs. Mais si la pratique se généralise, il est beaucoup plus difficile aujourd'hui d'accéder à ces réflexions, pourtant riches : les HDR ne sont pas systématiquement déposées, preuve que le livre imprimé garde sa force¹¹.

Une fois le recrutement passé, les modalités de carrière et les conditions de travail sont très différentes de ce que nous connaissons aujourd'hui. Michel Bruneau ne fait pas état de difficultés particulières pour obtenir un poste et la précarité aujourd'hui généralisée ne semblait pas à l'époque répandue. Michel Bruneau n'évoque pas la nécessité de déposer des réponses à des appels à financement. Il explique qu'il a demandé un financement pour lancer avec Georges Prevelakis leurs travaux sur la diaspora, et l'a obtenu¹². Les chercheur·e·s étaient recruté·e·s dans la durée, et pas pour des contrats post-doctoraux qui s'enchaînent : le temps et la sécurité de l'emploi garantissaient la sérénité de la recherche, condition

¹⁰ En 2003, j'ai soutenu un mémoire de Maîtrise et en 2005 j'ai été diplômé d'un Master. J'appartiens à la génération qui a connu ces deux systèmes.

¹¹ Saluons le projet ANR « Histinénaire : la fabrique de l'histoire telle qu'elle se raconte » coordonné par Patrick Garcia et mené au sein de la communauté historienne et qui consistait à collecter, mettre à disposition et analyser (par des traitements qualitatifs et quantitatifs) les volumes d'égo-histoires des HDR (<https://crheb.hypotheses.org/category/histineraires>).

¹² Ses projets pluridisciplinaires de cartographie agro-écologique en Asie du Sud-Est ont été financés aisément dans le cadre d'une politique de coopération du Ministère des Affaires Étrangères dans le domaine de la télédétection satellitaire (SPOT).

indispensable à toute innovation. À l'époque, l'excellence était dans les travaux réalisés plus que dans les structures. C'est ce monde disparu de la recherche qu'il faut avoir en tête (et sans doute aussi regretter) : c'est probablement la condition pour produire, à l'issue d'une carrière aussi riche et exemplaire que celle de Michel Bruneau, une œuvre majeure qui a apporté une contribution décisive à la géographie.

Bibliographie

- BATAILLON C., 2006, "Six géographes en quête d'engagement : du communisme à l'aménagement du territoire. Essai sur une génération", *Cybergeog*. En ligne : <http://cybergeog.revues.org/1739>
- BATAILLON C. (Éd.), 2009, *Géographes, génération 1930. A propos de Roger Brunet, Paul Claval, Olivier Dollfus, François Durand-Dastès, Armand Frémont et Fernand Verger*. Rennes, PUR, 226 p.
- BONNAMOUR J., 2000, *Du bonheur d'être géographe*. Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions, 97 p.
- BOURDIEU P., 1982, *Leçon sur la leçon*. Paris, Les éditions de Minuit, 56 p.
- BOURDIEU P., 1984, *Homo academicus*. Paris, Les éditions de Minuit, 302 p.
- BOURDIEU P., 1986, "L'illusion biographique", *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 62-63.
- BOURGEAT S., 2007, *La thèse d'Etat de géographie (1960-1984) : la diffusion de l'innovation au risque des contraintes disciplinaires*. Grenoble, Université Joseph Fourier Grenoble 1, 422 p.
- CALBERAC Y., 2010, *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XX^e siècle*. Université Lumière Lyon 2, 392 p. et 400 p.
- CALBERAC Y., 2021, "Raviver le vif. Le terrain des géographes au prisme de la métaphore", 39-55 in: V. Clément, M. Stock, & A. Volvey (Éd.), *Mouvements de géographie. Une science sociale aux tournants*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- CALBERAC Y., VOLVEY A., 2014, "Introduction. J'égo-géographie...", *Géographie et cultures*, N°89-90, 5-32.
- CLAVAL P., 1996, *La géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel*. Paris, L'Harmattan, 144 p.
- GENETTE G., 1987, *Seuils*. Paris, Éditions du Seuil, 388 p.
- LEFORT I., PELLETIER P. (Éd.), 2013, *Élisée Reclus et nos géographies, textes et prétextes. Textes du colloque de Lyon 2005*. Paris, Noir & rouge, 453 p.
- LEVY J., 1995, *Égogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*. Paris, L'Harmattan, 190 p.
- NORA P. (Éd.), 1987, *Essais d'égo-histoire*. Paris, Gallimard, 375 p.
- VOLVEY A., CALBERAC Y., HOUSSAY-HOLZSCHUCH M., 2012, "Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique", *Annales de géographie*, N°n°687-688, 441 à 461.